

«Père et fils à la guerre, où on voit ça ? Pays de tarés»

28 août 2012 à 20:36



Abou Mohammed, ex sous-officier de l'armée régulière, devenu l'un des leaders rebelles de l'Armée syrienne libre. (Photo Olivier Voisin.Promethee Media)

Reportage

Jusqu'à l'assaut des forces syriennes, dimanche, Abou Mohammed et ses hommes de l'Armée libre étaient repliés dans une mosquée d'Alep. Seuls avec leur dépit.

Par **JEAN-LOUIS LE TOUZET** Envoyé spécial à Alep (Syrie)

La Vieille Ville se trouve en lisière d'Azizieh, le quartier chrétien d'Alep où retentit l'angélus entre les tirs incessants des snipers. Ici, la nuit n'est tolérée qu'entre 3 heures et l'appel électrique du muezzin à 4 h 15, moment où l'artillerie de 122 mm des troupes gouvernementales, postée à 10 kilomètres à l'ouest de là, fait refroidir ses affûts, avant que les pièces ne renouent avec leur ressac mortel sur les coups de 5 heures. La petite mosquée, aux murs aussi épais que ceux de la citadelle de Carcassonne, tout près de la placette Al-Tananari, est un sanctuaire obscur et étouffé entre les immeubles de pierres aux balcons en gros bois ouvragés à l'herminette. Le commandant Abou Mohammed, 48 ans, à la tête d'une grosse quarantaine d'hommes originaires du nord d'Alep, a choisi ce repli pour son plafond en ogive de 2 mètres d'épaisseur. Cela fait six jours que les

soldats de cet ancien sous-officier, déserteur de l'armée régulière et originaire des quartiers ouest d'Alep, ont pris ce quartier historique.

Sous surveillance. Abou Mohammed a passé deux ans à Anvers *«comme réfugié politique»*, avant de rejoindre l'Armée syrienne libre en début d'année. Il y a dix jours, alors qu'ils viennent de repousser l'armée régulière dans un terrible combat de rues, il est alerté par un de ses hommes : ces derniers ont arrêté, disent-ils, une jeune femme contrôlée à 2 heures du matin dans la Vielle Ville. Seule, précisent-ils. La fille raconte qu'elle va chercher *«des médicaments»* pour un neveu malade. Un des hommes d'Abou Mohammed affirme pourtant qu'il l'avait déjà contrôlée quelques jours plus tôt, toujours de nuit, et qu'elle lui avait servi la même explication. Elle nie travailler pour les forces loyalistes, mais les hommes d'Abou Mohammed trouvent trois téléphones sur elle. En peignant les répertoires, le chef y découvre le contact d'un ancien sous-officier loyaliste avec qui il a passé neuf mois, *«il y a cinq ans de cela, dans une école militaire au sud de Moscou, pour apprendre à se servir des missiles longue portée»*. Il l'appelle et explique qu'il tient en otage une fille à lui, et propose de l'échanger contre dix de ses hommes blessés, faits prisonniers et qu'il pense être toujours en vie. Le type réfléchit, raconte Abou Mohammed. Il dit qu'il en référera à ses supérieurs et lui demande de rappeler plus tard : *«On se connaissait bien du temps de Moscou. Aujourd'hui, il est en face de moi tous les jours sur le front et j'entends de temps en temps sa voix sur la fréquence des talkies.»* Pour ce second coup de fil donné samedi, il se rend dans un appartement du quartier central de Shaar où il a placé sous surveillance *«la fille, trois de ses tantes et deux de ses cousines»*. Un de ses hommes dort devant la porte : *«Je ne peux pas la livrer à des troupes qui vont la ramener à nos gars, vers l'arrière : tout pourrait arriver... J'ai fait venir une partie de sa famille qui habite Bab al-Nasr pour qu'elle se sente moins seule, avance-t-il maladroitement pour se disculper de tenir la famille de la fille en otage. En fait, je la traîne avec moi et je ne sais pas quoi en faire. Ça fait plus d'une semaine que cette histoire me travaille. Je ne peux pas la relâcher, car elle sait tout de nous et si je la livre comme espionne, je ne suis pas sûr qu'elle s'en sortira vivante.»*

Les filles cuisinent dans l'appartement et quelques-unes fument en silence, assises sur un tapis. Lors de ce second appel, le téléphone est sur haut-parleur. De l'autre côté de la ligne, le contact du commandant Abou Mohammed lui répond : *«On s'en fout de ton échange, et la fille, tu peux même lui couper la tête si ça te chante, nous, on s'en fout.»* Cette dernière s'effondre en larmes et affirme alors qu'après chaque passage devant l'Armée syrienne libre, elle balançait *«des noms de terroristes»* qu'elle comptait mentalement. Ici, tel type d'armes. Là, un check-point avec trois gars. Elle rapportait également les heures de relève. Et que les types d'Abou Mohammed logeaient au début dans le sous-sol d'un hôtel, tout près de la maison de retraite Bon Repos de l'Eglise catholique syrienne. Et enfin, quels civils les approchaient dans la Vieille Ville et les livraient en nourriture.

Arme sans crosse. Un homme s'approche du commandant qui part inspecter les angles morts tenus par ses hommes aux alentours de la mosquée : *«Tu ne peux pas demander à mon fils d'aller chercher le thé à tes gars. Il est jeune. Et si les hommes de Bachar reviennent, on va être dénoncés comme complices.»* Le commandant lui dit ne pas s'en faire, que la position est bien tenue et que rien n'arrivera. Le fils reviendra le lendemain servir le thé suivi d'un chat au poil abricot et blanc. Le commandant demande de préserver l'anonymat de la fille. Elle a 23 ans, les ongles des pieds couleur cerise, et fume des copies de Marlboro qui s'éteignent tout le temps. Elle reconnaît avoir espionné *«pour*

l'argent». Combien ? Elle refuse de le dire. Abou Mohammed lui a donné un bon de sortie de trois heures : *«Elle voulait voir ses parents qui ont changé de maison pour se réfugier de notre côté, parce qu'ils sont surveillés et que ceux d'en face savent maintenant qu'on la tient. Comme on tient ses proches, elle va rentrer.»* Mais il l'appellera à trois reprises comme si cette espionne était petit à petit devenue sa propre fille : *«Tu dois rentrer. C'est l'heure.»*

Au retour, la fille lui confie que des troupes de l'armée syrienne ont bougé et qu'elles sont désormais à 200 mètres de leurs positions. Abou Mohammed enregistre. Il pourrait être satisfait, car il a retourné la petite espionne. Il répond les yeux dans le vide : *«Je m'en moque.»* Puis, dans le patio de la mosquée, il se plonge la tête dans les genoux : *«Cette guerre nous rend tous fous car elle est faite par des fous.»* Son fils aîné, Mohammed, est à ses côtés depuis début juillet. Il a tout juste 19 ans. Il suit son père pas à pas et prépare le thé pour les hommes. Il a le front mangé par une subite poussée d'acné qui le gratte. Mohammed va chercher ceci ; Mohammed fait cela. Et Mohammed s'exécute en souriant. Il fait la guerre et joue surtout avec les chats de la mosquée quand personne ne le voit. Son père : *«Arrête avec ces chats et nettoie-moi cette arme.»* Il regarde son fils avec un demi-sourire : *«Pays de tarés. Père et fils à la guerre. Où on voit ça ? Sa mère m'appelle tous les jours en pleurant et me dit : "rends-moi mon fils !"»*

Le commandant tombe alors dans une sorte de résignation et se met en boule, le menton dans les poings : *«Je me souviens de lui dans les jupes de sa mère et le voilà graissant les fusils. Ce n'est plus mon fils, c'est devenu un ami qui part au combat.»* Le voilà soustrait un moment à la guerre, il ne répond plus à ses hommes, comme pris dans un examen de conscience, résigné et recueilli en lui-même. Le commandant Abou Mohammed se remémore sa vie d'exil à Anvers : *«Aucun contact avec les Européens. J'étais un mec perdu venant d'un pays perdu sur lequel personne ne levait les yeux. Un type seul que les gens ne voyaient pas. Je suis toujours ce même type seul que les Européens ne voient toujours pas, puisque nous sommes seuls à combattre. Nous ne sommes pas des hommes, mais rien que des esclaves aux yeux de cette famille de fous [les Al-Assad, ndlr].»*

En fin de semaine dernière, le commandant Abou Mohammed a fait un aller-retour entre le front et une petite ville frontalière avec la Turquie qu'il demande de ne pas mentionner. Il est revenu avec des liasses de livres syriennes, deux fusils d'assaut autrichiens et un paysan qui a vendu son unique vache et quelques moutons pour l'équivalent de 1 500 dollars (1 194 euros) et, avec cet argent, s'est acheté une kalachnikov sans crosse au marché noir. *«C'est ça notre armée : un cordonnier, des électriciens et ce type avec une arme sans crosse.»* Un combattant pousse la porte de la mosquée avec une cagette de grenades artisanales confectionnées à partir de tubes de plomberie bourrés de TNT, et une mèche lente enfouie dans ce qui semble être une sorte de paraffine. Le commandant demande de dénuder les mèches au cutter. L'un des hommes dit qu'il va le faire puis se couche et s'endort comme une souche, alors que les hélicos bourdonnent dans un vol de plus en plus concentrique au-dessus des positions tenues. Au bout de leurs axes, les pales des deux ventilateurs de la mosquée se mettent aussi en branle, alors que crépite le canon de 20 mm qui éclate les toitures et fait voler les tôles ondulées dans un fracas terrible.

Cageot de légumes. Le crépuscule tombe sur les positions, c'est l'heure de la relève et du coup de fil *«au type d'en face»* pour tenter à nouveau de le convaincre qu'il faut

échanger la fille *«et laisser tomber Bachar, que c'est foutu, que ce régime le dévorera comme il a dévoré tous ceux qui lui sont restés fidèles»*. Le major de l'autre côté de la rue lui redit d'aller se faire foutre. *«Je ne comprends pas ce type avec qui on a appris le russe ensemble, pas plus que je ne comprends ces déserteurs, officiers et sous-officiers en Turquie qui se planquent. Pas un mec ne nous a rejoints, assure Abou Mohammed. Ils attendent quoi ? J'en ai marre de tout.»*

Puis il sort un gros canif de son treillis et s'attaque à un cageot de légumes rapporté du marché central sous un tir de barrage d'artillerie : *«Faire la guerre, c'est aussi couper les légumes pour ses hommes»*, dit-il. Ceux du commandant ont vécu, mangé, dormi, prié, ri aussi dans cette mosquée de roc au dôme bulbeux avant que l'offensive de dimanche, sur les coups de 9 heures du matin, ne les en déloge et les rejette dans le quartier de Bab al-Nasr. Une petite veilleuse de 10 watts brûle toujours, suspendue au bout de longues chaînes d'argent dans la mosquée qui se trouve à un jet de mégot de cette placette qu'ils croyaient tenir quand l'infanterie de Bachar a fait sauter les verrous en sacs de sable.

A ce moment-là, les 15 hommes relevés dans la nuit dormaient profondément. Dans la panique, le jeune Aidar, en sueur, ne trouve pas ses chaussettes. Il nage dans un pantalon trop grand et s'efforce en le nouant de mettre la main sur le chargeur de son fusil de précision Dragonov qu'il finit par trouver, mais dont la chambre n'est pas approvisionnée. Le commandant revient de la position qui vient de sauter. Il est défait et hurle dans la mosquée : *«Ils sont là ! Ils nous encerclent !»* Une demi-heure après l'assaut, le groupe avait perdu quatre types, dont celui qui avait vendu sa vache. Un autre, qui se fait appeler Ahmed et rêvait de monter en haut de la tour Eiffel, a le bras droit en sang, mais il continue à garnir son fusil à pompe en mordant son baudrier. Un vieux, édenté, touché deux jours plus tôt par un éclat de grenade quadrillée à la jambe, gueule comme un perdu en réarmant : *«Vous êtes cent, je suis tout seul. Je vais tous vous tuer !»*

A 10 heures, la position était perdue. Depuis deux jours, le commandant Abou Mohammed ne répond plus au téléphone. Dans son dernier message dimanche soir, il confiait seulement : *«On a vécu une journée terrible, mais mon fils est toujours vivant.»*